

**PICHETTE, JEAN-PIERRE. *La Danse de l'ainé célibataire ou la résistance des marges*. Québec, Presses de l'Université Laval, « Les Archives de folklore » 33, 2019, 276 p. ISBN : 978-2-7637-4569-5**

Bertrand Bergeron

Volume 18, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1072944ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1072944ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, B. (2020). Compte rendu de [PICHETTE, JEAN-PIERRE. *La Danse de l'ainé célibataire ou la résistance des marges*. Québec, Presses de l'Université Laval, « Les Archives de folklore » 33, 2019, 276 p. ISBN : 978-2-7637-4569-5]. *Rabaska*, 18, 376–379. <https://doi.org/10.7202/1072944ar>

PICHETTE, JEAN-PIERRE. *La Danse de l'ainé célibataire ou la résistance des marges*. Québec, Presses de l'Université Laval, « Les Archives de folklore » 33, 2019, 276 p. ISBN : 978-2-7637-4569-5.

En refermant *La Danse de l'ainé célibataire* de Jean-Pierre Pichette me revinrent en mémoire les paroles de *Céline*, la célèbre chanson interprétée par Hugues Aufray. Pour ses vingt-cinq ans, a-t-elle coiffé sainte Catherine, patronne de la virginité prolongée, en récitant les litanies de la sainte : « Sainte Marie, faites que je me marie./Sainte Sylvie, j'en ai bien envie./Saint Yvon, qu'il soit beau garçon./Saint Grégoire, qu'il n'aime pas boire./Saint Éloi, qu'il n'aime que moi./Saint Loup, qu'il ne soit pas jaloux./Saint Landry, qu'il soit bien gentil./Saint Nicolas, ne m'oubliez pas (Béatrix Foussier, *Trente Années d'élégance à travers la carte postale, 1900-1930*) ? L'a-t-on forcée plusieurs fois plutôt qu'une à danser dans ses bas, dans une auge à cochons ou dans une cuve ? L'eût-on obligée à sacrifier à ce rituel que son histoire, toute nimbée de tendre nostalgie, aurait été entachée d'humiliation, voire de ridicule. On aura beau jeu d'évoquer la figure d'Ésaü vendant à Jacob son droit d'aînesse pour un plat de lentilles (*Genèse* 25, 29-34), rien n'y fera : aucune mesure dérogatoire ne change l'ordre naturel des naissances dans la société. Fort heureusement pour elle, Céline évolue dans une « France [...] un peu oublieuse de sa nature » (p. 165) comme le fait remarquer l'auteur en citant Hubert La Rue. Ou dommage pour elle, car la sanction populaire, en la désignant à sa communauté comme une fille disponible pour le mariage par cette humiliation ponctuelle, l'aurait peut-être poussée à trouver un époux pour éviter la répétition de cette danse mortifiante pour l'estime de soi. On ne le saura jamais. Il en va des coutumes comme de tout le reste dans les sociétés : le temps les use, les transforme quand il ne les renvoie pas aux oubliettes.

La première et la seule mention de ce rituel singulier m'est venue lors d'un cours en ethnographie traditionnelle dispensé par le regretté Jean-Claude Dupont à la fin des années soixante de l'autre siècle. Pour illustrer son propos, il exhiba une toile, reproduite dans cet essai (p. 85), qu'il avait peinte sur le sujet. La représentation m'intéressa plus que le thème : la danseuse exécutait son pas de danse dans un état de lévitation. J'eus beau solliciter ma mémoire, aucune trace d'un tel rituel n'était perceptible dans ma région natale, le Lac-Saint-Jean. Je classai vite cette coutume exotique au rang des reliquats au même titre que l'encan des aînés que je découvrais dans le roman *Les Cordes de bois* d'Antonine Maillet.

*La Danse de l'ainé célibataire* est une œuvre inédite par son contenu et classique par sa forme. Elle est en elle-même un éloge du terrain ethnographique, du temps long de l'enquête et de sa synthèse, une illustration du travail patient de l'ethnologue. Parcourir cet ouvrage, c'est consentir à recevoir une leçon de choses ethnologiques. Minutieusement, avec un constant

souci du détail, Jean-Pierre Pichette nous fait participer à sa quête, de la première mention du rituel jusqu'à sa confirmation irréfutable. Ce faisant, le lecteur parcourt un circuit thématique à travers l'Amérique française. Un chapelet de villages au nom évocateur s'égrène au fil de la lecture pour témoigner de la persistance du fait français en terre d'Amérique.

Une fois le périple accompli avec les nécessaires relevés de terrain accumulés et archivés sous forme de témoignages sonores ou écrits et d'artefacts visuels, l'auteur n'hésite pas à franchir la Mer Océane pour en débusquer la source probable. L'érosion a fait son travail de sape en France : « [...] ce rituel, dont il existait pourtant de nombreuses configurations en France et dans la francophonie européenne, y était inconnu sous les formes pratiquées chez nous ; bien plus, c'est la filière britannique, dans ses éléments anciens, qui exposait les traces les plus claires d'une possible ascendance » (p. 166). Triste constat : il y a hiatus entre la mère patrie et ses colonies outre-Atlantique. Jean-Pierre Pichette s'interroge sur cette amnésie sélective, retourne la question dans tous les sens, émet des hypothèses, en écarte plusieurs pour n'en retenir qu'une seule possible : la filière celtique.

La description du rituel nous ménage de nombreuses surprises tant par sa variabilité que par sa vitalité dans les milieux où on le pratique avec une allégresse collective de bon aloi. S'il a bien résisté à l'usure du temps, on ne peut en dire autant de sa finalité originelle. Sanction éthique humiliante s'adressant à l'aîné qui s'est laissé supplanter par un cadet dans l'ordre du mariage qui doit suivre l'ordre naturel des naissances, il est devenu, au fil du temps, l'occasion d'un joyeux intermède lors de la soirée de noces. L'évolution des mentalités y est pour quelque chose. Considéré autrefois comme une dérogation, le célibat n'est plus perçu de nos jours comme une tare sociale à éradiquer qui prive la collectivité des naissances nécessaires à son maintien et à son expansion. Si autrefois la collectivité primait sur l'individu – pour s'en convaincre, il n'est qu'à penser au choix déchirant qui privilégiait l'enfant au détriment de la mère en cas de complications graves lors de l'accouchement –, il n'en est plus de même aujourd'hui. Pour se maintenir, la perception du rituel de la danse de l'aîné célibataire s'est transformée dans l'esprit des participants. Il est devenu un marqueur identitaire coloré et une valeur refuge pour contrer la dispersion et l'isolement des minorités francophones.

Jean-Pierre Pichette relève, avec le zèle d'un notaire instrumentant, les manifestations de cette coutume. Si la danse en constitue l'invariant, les variations en sont nombreuses. Sans entrer dans les détails de ce foisonnement qui fait la large part à l'imagination, retenons quelques figures spectaculaires : danser avec des bas dépareillés, peut-être pour signaler que le danseur est disponible pour l'appariement ; danser dans une auge à cochons qui n'est pas sans rappeler le dicton : « Vieux garçon, vieux cochon » qu'il ne faut pas

associer à la malpropreté proverbiale de l'animal, davantage une conséquence de sa domestication que de son état de nature, mais plutôt au fait que ce goinfre est pingre, insensible au partage de son brouet, égoïste et têtue. Au cours de cette danse, on ne lance pas de menue monnaie, car il ne faut pas jeter de perles aux pourceaux.

L'inventaire des manifestations de cette coutume aurait été incomplet sans une incursion dans le champ du langage. L'auteur relève plusieurs expressions qui moquent celui qui se fait évincer par un tiers dans l'affection de celle qu'il courtise. On le met à l'herbe, on lui fait manger de l'avoine, on lui donne sa pelle ou son biscuit. Il arrive parfois qu'une locution se matérialise. On dissimulera une petite pelle dans la poutine râpée du prétendant à éconduire en Acadie, on glissera discrètement une poignée d'avoine dans la poche du veston d'un courtisan pour lui éviter l'humiliation d'un refus, on suspendra un sachet d'avoine aux vêtements d'un célibataire endurci sans qu'il s'en aperçoive, geste qui n'est pas sans rappeler ces poissons d'avril accrochés au dos d'un camarade, on attachera la queue d'un chat à la jambe de l'aîné célibataire pour signaler clairement qu'il n'a pas encore « lâché la queue de la chatte » (p. 226).

Tous ces exemples ne sauraient entamer la richesse de cette œuvre qui fourmille d'observations bien attestées. Rien n'est mieux fondé en réalité que cette coutume qui a pourtant passé sous le radar de nombreux chercheurs pendant des décennies. Elle s'offre même comme une illustration emblématique de cette résistance des marges dont le principe du limaçon constitue la version théorique. Celle-ci permet d'appréhender la dynamique sociale à l'œuvre dans la société : les rapports dialectiques entre le centre et la périphérie qui, comme le sifflet à deux bouts des contes rassemblant ce qui est dispersé et dispersant ce qui est rassemblé, font alterner les forces centrifuges et centripètes du corps social, le centre qui nourrit une certaine morgue envers sa périphérie et la périphérie qui ressent l'irrésistible attrait du centre. C'est la raison pour laquelle l'auteur, après avoir installé le bien-fondé de cette tradition, en avoir percé l'origine et suivi la diffusion tout en relevant les occurrences dans le discours populaire, parachève son investigation en consacrant une partie, la troisième, à la résistance des marges (p.165-213).

La lecture de cette partie est passionnante par l'ampleur de la vision qui s'en dégage et la rigueur de son argumentation. Bien servi par une érudition jamais lourde ni écrasante, le propos est habité par un souffle intérieur qui gagne l'adhésion du lecteur par son enthousiasme. Toutes ces années d'enquêtes sur le terrain, de cueillettes, de colloques, de lectures ont nourri cette réflexion, de sorte que nous nous retrouvons devant un essai d'une grande maturité intellectuelle au potentiel éminemment séminal.

Jean-Pierre Pichette nous démontre, si besoin est, qu'un ethnologue est un homme de terrain, un chercheur qui sait s'entourer d'une équipe d'assistants, un homme de contact au carnet d'adresses bien rempli, un investigateur attentif à ces petits riens qui dissimulent parfois des faits capitaux.

Étant la seule dans son domaine, cette étude n'a pas sa comparable. Du fait de son existence même, elle s'impose comme le modèle et la référence de ce champ d'investigation. Inspirante, elle suscitera à coup sûr des continuateurs. Sa pérennité repose sur deux considérations qu'il n'est pas toujours facile à réunir : le bien formulé va de pair avec le bien observé.

**BERTRAND BERGERON**

Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

---

PODRUCHNY, CAROLYN. *Les Voyageurs et leur monde. Voyageurs et traiteurs de fourrures en Amérique du Nord*. Traduit de l'anglais par ANNE-HÉLÈNE KERBIRIOU. Québec, Presses de l'Université Laval, « À propos », Format de poche, 2019 [2009], 567 p. ISBN 978-2-7637-4323-3.

Voici en format poche la traduction française de l'ouvrage original de Carolyn Podruchny publié en anglais dès 2006 sous le titre de *Making the Voyager World. Travelers and Traders in the North American Fur Trade* (Toronto, University of Toronto Press). Si les historiens en firent l'éloge dans diverses revues spécialisées, d'abord en 2007 et en anglais (Jung dans *The Annals of Iowa* et McGrath dans *Journal of American History*), puis en 2008 et en français (Lozier dans *Histoire sociale/Social history* et Robichaud dans *Revue d'histoire de l'Amérique française*), il semble que sa traduction en français de 2009 n'ait pas suscité autant d'attention, peut-être parce que la plupart des spécialistes connaissaient déjà la version originale publiée trois ans plus tôt. Quoi qu'il en soit, nous espérons que ce compte rendu fera renaître un intérêt pour cette excellente étude ethnohistorique qui dépeint non seulement le mode de vie des voyageurs, mais également leur identité ainsi que leurs rituels, croyances et mœurs sexuelles.

En effet, bien que de nombreuses études sur l'ethnogenèse et l'identité des Métis ainsi que sur l'histoire de la rencontre des cultures autochtones et non autochtones en Amérique du Nord aient été publiées depuis 2006 (p. ex. *French and Indians in the Heart of North America, 1630-1815*, un collectif dirigé par Englebert et Teasdale en 2013, ou encore, *Songs Upon the Rivers* par Foxcurran, Bouchard et Malette en 2016), l'ouvrage de Podruchny demeure essentiel pour comprendre la vie quotidienne, la mobilité et les interactions des voyageurs avec les divers peuples producteurs et intermédiaires de la traite des fourrures.